

Gilles Leroy

Dormir avec
ceux qu'on aime

roman



M E R C U R E D E F R A N C E

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Au Mercure de France

- MAMAN EST MORTE, *récié*, 1990, Mercure de France, nouvelle édition en 1994
LES DERNIERS SERONT LES PREMIERS, *nouvelles*, 1991
MADAME X, *roman*, 1992
LES JARDINS PUBLICS, *roman*, 1994 (Folio n° 4868)
LES MAÎTRES DU MONDE, *roman*, 1996 (Folio n° 3092)
MACHINES À SOUS, *roman*, 1998. Prix Valéry Larbaud 1999 (Folio n° 3406)
SOLEIL NOIR, *roman*, 2000 (Folio n° 3763)
L'AMANT RUSSE, *roman*, 2002
GRANDIR, *roman*, 2004. Prix Millepages (Folio n° 4251)
CHAMPSECRET, *roman*, 2005
ALABAMA SONG, *roman*, 2007. Prix Goncourt (Folio n° 4867)
ZOLA JACKSON, *roman*, 2010. Prix Été du Livre/Marguerite Puhl-Demange (Folio n° 5260)

Chez d'autres éditeurs

- HABIBI, *roman*, Michel de Maule, 1987
TRISTAN CORBIÈRE, *hommage*, Éditions du Rocher, coll. « Une bibliothèque d'écrivains », 1999
À PROPOS DE « L'AMANT RUSSE », notes sur l'autobiographie, Nouvelle Revue Française, Gallimard, janvier 2002
LE JOUR DES FLEURS, *théâtre*, in « Mère et fils », Actes Sud-Papiers, 2004
LES COULEURS INTERDITES, *roman-préface*, in « Eddy Wiggins, Le noir et le blanc », Naïve éditions, 2008
ANGE SOLEIL, *théâtre*, Le Manteau d'Arlequin, Gallimard, 2011

DORMIR AVEC CEUX QU'ON AIME

Gilles Leroy

DORMIR AVEC
CEUX QU'ON AIME

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

© *Mercurie de France*, 2012.

Pour Anne Wiazemsky

« We're like crystal, we break easy
I'm a poor man if you leave me
I'm applauded, then forgotten,
It was summer, now it's autumn. »

NEW ORDER, *Crystal*.

Wanderlust

Je savais que ça arriverait un jour, et que ce jour culminerait en intensité sur l'échelle des événements de ma vie passée et future. Quelque chose s'était rapproché, à portée de main, que je pouvais toucher en rêve et qui me rendait heureux. Une chose qui n'était pas le succès mais cette catastrophe concomitante et lumineuse qu'on pourrait appeler, je crois, le dernier amour.

La reconnaissance arrivée tard, je découvris, à peine future là, que ses manifestations ne m'intéressaient pas. À vingt ans peut-être, l'âge où l'on se rêve unique et champion du monde, ça m'aurait amusé, troublé, excité. À quarante-huit ans, c'était autre chose — en fait d'amusement, une ironie désenchantée, un sentiment de dérision qui recouvrait tout, les êtres que je croisais comme les lieux que je traversais. Tout m'était étranger dans ce nouveau personnage affublé de mon nom.

C'est une chose de s'entendre dire qu'on est au sommet d'une carrière d'écrivain ; c'en est une autre d'accepter qu'on n'a pas épuisé toutes ses chances d'aimer et d'être aimé.

Et c'est cela qui m'arrivait, ni plus ni moins.

Je descendais d'avion, ni plus ni moins, le jour déclinait ce 2 février 2008 lorsque par surprise — par ruse, presque,

tant j'étais égaré, vulnérable, étourdi dans l'immensité vide de l'aérogare — je suis tombé amoureux pour la dernière fois de mon existence.

D'abord, j'aperçois ce jeune homme tête rase de l'autre côté du mur vitré des douanes, il tient devant lui une pancarte qui affiche mon nom (ce nom de moins en moins incarné) ainsi que celui de la maison qui me traduit dans le pays. « Bonjour, dit-il en un français parfait, je suis Oscar, le chargé de communication de votre éditeur, et je vous remercie au nom de tous les gens de notre maison d'être venu jusqu'à nous. » Il s'empare de ma valise, je remercie à mon tour.

À côté d'Oscar, un grand gars se tient, longs cheveux, lui, très noirs, attachés dans la nuque, même âge sans doute, d'une beauté qui me fait bafouiller quand il me serre la main entre les deux siennes et sourit avec un air d'extase comme si, de toute sa jeune existence, aucun rendez-vous n'avait été aussi attendu et capital que la rencontre d'un auteur français dans un hall d'aéroport. « My name is Marian. Sorry I don't speak French. »

Je laisse ma main dans les siennes un instant qui soudain paraît long — le regard d'Oscar sur nous, impatient.

C'est ensuite que Marian dit, toujours en anglais : « Je suis le libraire qui organise le débat et la lecture ce soir. J'ai invité deux grands écrivains du pays, un philosophe et un romancier, qui parlent français et vous ont lu. » Je ne vois que son sourire large, ses yeux noirs intenses, son front haut, si intelligent. Sa main repose à présent sur mon épaule, légère et tiède comme une aile, tandis que nous rejoignons le parking à grandes enjambées. Nous sommes en retard sur le programme, a prévenu Oscar, le communicant, et ce mot de programme me scie aussitôt les jambes. Toute fatigue me revient, la nuit trop courte, l'avion pas à l'heure et le vol chahuté.

« Je suis désolé pour le mauvais accueil, dit Oscar au volant, mais à cause du retard, nous n'aurons pas le temps de passer à votre hôtel. Il est en plein centre, tout près de la librairie. Dès la rencontre terminée, je vous y conduirai afin que vous vous reposiez avant le dîner. Cela vous va? »

J'ai tant besoin d'une douche, d'un shampoing, d'une chemise propre, tellement hâte de me débarrasser de cet air poisseux et vicié des avions surpeuplés. J'essaie de cacher ma déception, ma lassitude. Le jeune libraire les a vues, lui, qui dit : « Bien sûr que M. Leroy aurait rêvé de se détendre et de se rafraîchir. » Me rafraîchir — vaste entreprise. Je soupire : « Cela fait un siècle que je n'ai pas pris un avion qui arrivait à l'heure. » Marian : « Et nous, ça fait deux siècles que notre centre-ville est en travaux. » Oscar : « Vous n'avez pas tous ces ennuis de circulation dans votre merveilleuse ville de Paris. » Marian le reprend : « M. Leroy n'habite pas à Paris. Tu devrais relire tes dossiers, mon ami. » Oscar : « Votre livre parle beaucoup de Paris. » Moi : « J'ai habité Paris longtemps. Un jour j'ai voulu changer de décor. Je suis parti vivre à la campagne, seul au milieu des champs. »

Cela fait six mois que j'annonce ces mots, tous les jours, souvent plusieurs fois par jour. Un état civil qui ne dit rien de moi mais suffirait à me cerner, me cadrer. Je bâille, deux fois, trois fois. Se penchant en avant, Marian s'accroche aux bords de mon siège, ses poings contre mes épaules. Son souffle effleure ma joue et je frissonne. Il sent le tabac blond et l'eau de Cologne de grande surface : « C'est comment, chez vous? » Je tourne la tête de trois quarts pour accrocher son regard : « J'ai oublié, depuis le temps que je n'y ai pas mis les pieds. » Il me dévisage, atterré. « Je plaisantais, Marian! Je vous montrerai une photo. Une photo de ma chienne dans le jardin devant la maison. Vous verrez. »

Il se renfonce sur la banquette arrière et se tait. Je le sens peiné, peut-être vexé. Je cherche mon cellulaire au fond de mes poches, je le rallume et tends à Marian l'appareil dont le fond d'écran montre Zazie couchée dans l'herbe — de sorte qu'on ne voit rien de la maison qu'un parterre d'iris et un bas de porte à la peinture écaillée. « What's her name? » Voix rauque et basse, il marmonne : « I already love her. »

La librairie est une caraque entièrement tapissée de bois, une salle des machines, plutôt, où la chaleur me coupe le souffle. La chaleur et aussi les affiches géantes confectionnées d'après un portrait de moi qui date de dix ans et rappelle combien j'ai vieilli. Je rase les murs en suivant Marian à l'étage. Il m'ouvre la porte d'un cabinet de toilette réservé au personnel. Me tend une serviette propre, une savonnette neuve. Avant de quitter le cabinet, il pose encore une main à mon épaule, une main ferme cette fois, et je tremble de tout mon long. Sur la petite étagère au-dessus du lavabo, un flacon dont l'étiquette fait penser à du sent-bon. Je l'ouvre, j'y porte le nez. C'est bien l'eau de Cologne qui baigne le sillage du garçon. J'en mets un peu derrière chaque oreille, puis, comme ça ne suffit pas, j'en frotte mes narines pour la humer à pleins sinus. Sous la friction de l'alcool, ma lèvre supérieure me brûle et rougit violemment. C'est malin, dis-je à mon reflet dans le miroir. Te voilà beau. Je referme le flacon et sors du cabinet avec un sentiment de fierté..., une sensation de jouvence sans rime ni raison. Gratuite.

Oscar et Marian ont fait les choses en grand. La librairie Globo est bondée, la chaleur est encore montée de quelques degrés, les journalistes sont là avec leurs micros, leurs caméras, leurs carnets de notes sur les genoux sagement croisés. Ne pas oublier d'inspirer, avec méthode et calme.

*

Oui : à la différence du succès qui n'est pas la même expérience à vingt et à cinquante ans, tomber amoureux, ce jour-là, foudroyé au contact d'une main, me rendit mes seize ans, exactement mes seize ans à Leningrad, ce désarroi dans tout le corps et ces larmes aux yeux qui disent la plénitude et la joie pas dupe.

Aimer — aimer comme j'ai aimé cette main tendue dès l'aéroport, la même main longue et fine et souple qui s'empare à présent de la mienne pour me faire traverser une série de tranchées dans les rues hasardeuses et sombres du vieux centre-ville — aimer aussitôt, aussi fort est à peine supportable et je ne l'apprendrai à personne. Quiconque aura aimé sait ces choses-là entre mille : étreindre une main, c'est tout donner, d'un coup, sans prudence, sans contrat, sans rien. Tenir la main, tous les enfants le savent, n'est pas seulement s'accrocher au passage : tenir ta main, c'est tenir à toi, tenir de toi. Et plus je serre, plus j'entrecroise nos doigts, les entrelace, plus je te dis mon incommensurable besoin, un besoin tel que ta paume me renseigne sur toi.

Sur ta paume, j'ai pu lire que tu étais quelqu'un de bien.

J'ai gardé ta main, même quand il n'y eut plus d'ornières ni de chausse-trappes à sauter dans la ville en chantier. Tu laissais ta main dans la mienne et tu souriais. On avait commencé à parler de musique, le rock que tu fais, la pop que je préfère. Cette fossette, là, sur ta joue gauche, j'avais envie de la gober.

Puis j'ai lâché ta main comme on cesse un jeu. Au pire moment, peut-être, alors que nous parcourions les cinquante mètres séparant le restaurant du Hilton Athénée. J'ai pris

un air d'indifférence factice. Pas une seule fois tu n'as cru à ce cinéma, c'est-à-dire : pas une seule fois tu n'as douté de ta séduction sur moi. Nous sommes plantés tous trois dans le lobby, le réceptionniste a photocopié mon passeport, pris l'empreinte de ma carte bancaire, il me les rend ; tu me tends un paquet rectangulaire enveloppé de papier kraft et noué par du bolduc bleu électrique. Un cadeau, dis-tu sobrement, puis tu me prends dans tes bras — tes bras sont immenses, m'enveloppent tout entier —, tes lèvres embrassent mon oreille gauche : « Have a nice sleep, my friend. »

Dans le miroir de l'ascenseur, je croise mon image et sursaute. J'ai la tête ravagée de fatigue, la barbe de deux jours y apporte sa note sale. J'avais oublié que mes cheveux étaient blancs. Totalemment blancs désormais.

Dans le grand lit voluptueux, dans le silence aquatique et l'air frais de la chambre, je ne dors pas.

En gros plan fixe, j'ai son visage, ses yeux noirs, sa bouche rouge et pleine, ses longs cheveux qu'il dénoue à minuit, dans le snack-bar où nous dînons et buvons (où nous buvons surtout).

Je revois sa gêne dépitée lorsque Oscar a proposé de nous inviter là après la soirée à la librairie : cette taverne est tout près de l'hôtel et c'est une cuisine à nous, disait le garçon sérieux, « une cuisine nationale rustique ». Marian protestait, lui qui voulait m'emmener dans un restaurant lounge du dernier cri, c'est-à-dire un de ces lieux standards dont la carte se retrouve partout dans le monde. Oscar objectant que c'était à l'autre bout de la ville, Marian a insisté alors pour qu'on dîne au restaurant de ce palace où la maison d'édition m'a logé.

Comme si j'avais passé ma vie dans les grands restaurants, dormi toutes mes nuits dans des palaces. (La vérité, c'est que

je n'avais encore jamais dormi dans une suite et ne savais pas très bien comment faire en arrivant, où poser mes affaires, dans quelle pièce les livres et l'agenda, sur quel strapontin les chaussures, sur quelle banquette la valise, et j'ai tout foutu par terre, tout jeté aux quatre coins du vestibule, du salon et de l'antichambre. Comme un sale gosse. Me disant : C'est la chose à faire dans ces endroits, *the right way to behave*. Seule la chambre a été préservée du foutoir. J'aime dormir dans une pièce sereine, un lit fait et un lieu en ordre. Sinon, j'imagine que le chaos matériel va pénétrer ma tête et pourrir mon sommeil de rêves obscurs, ineptes et épuisants. Mais cette nuit, non, ni rêves ni chaos — juste une insomnie délicieuse à son image. Je crois bien que mes lèvres s'étirent. Sourient dans le noir. Sourient au plafond.)

Il y a ceci que j'ai cru surprendre lors de la dispute à mi-voix sur le seuil du Hilton Athénée, où les deux garçons sont venus me chercher pour le dîner : Oscar prend ombrage de quelque chose en train de naître et de s'instaurer, cette immédiate complicité entre Marian et moi tandis que je n'ai aucune affinité avec lui. Je le sens à son agacement poli, sa façon de nous interrompre. « On devrait peut-être parler français, Monsieur Leroy est fatigué, non ? » Mon intuition me dicte de le ménager et je prends son parti sans grand effort : la question d'un lieu où dîner tard, dans quelque ville du monde qu'elle se pose, est un casse-tête qui vire assez vite au coupe-faim. « Un snack m'ira très bien », dis-je — pensant : Et la proximité de l'hôtel aussi.

À la Casa Mama, les vapeurs de bière mêlées à la fumée acre du tabac brun me donnent la nausée. Mes sinus brûlent, mes yeux piquent et mes tympan bourdonnent. Tout le monde a vingt ans dans cette ville tonitruante. Je souris en réponse à ses sourires. Oscar ayant disparu pour rejoindre

une tablée qu'il connaît dans la salle voisine, de son index, Marian caresse le dessus de ma main tout en parlant. Sa voix à lui, grave et douce, je l'entends très bien. Son index insiste sur ma main, comme s'il cherchait à s'y creuser une voie entre deux os du métacarpe. « J'ai lu votre roman sur épreuves, je l'ai adoré. En une nuit je l'ai lu. D'une traite. Au matin, j'ai appelé Oscar et votre traducteur, Emil. Je les connais depuis l'enfance, savez-vous? On se dit tout. On a parlé de votre livre des heures entières. Et c'est terrible à dire... presque sorcier : vous m'avez fait me sentir une femme pendant toute cette nuit-là. Le lendemain même, j'ai écrit une chanson sur ce sentiment très spécial. »

*

Il y a qu'il aime les livres, oui, mais qu'il préfère encore le rock. Libraire le jour, la nuit il joue dans des clubs de la ville, des kermesses en province et des tavernes enfumées comme celle où nous sommes. Ça muscle la voix, dit-il en riant.

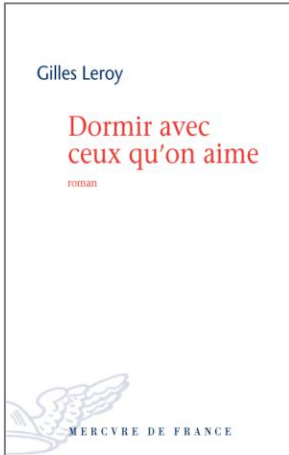
Ce n'était pas un livre que renfermaient le kraft et le bol-duc, comme je l'ai cru d'abord, ou disons : ce n'est pas un roman, mais un coffret cartonné noir contenant quatre CD et un album de cent pages, format à l'italienne, intitulé

EXCALIBUR

10 ANS, L'ANNIVERSAIRE

On y trouve les paroles de l'intégralité des chansons du groupe, l'histoire de celui-ci, créé dix ans plus tôt par cinq amis d'enfance d'une cité ouvrière dans le nord du pays. Cela, écrit en peu de mots, j'ai pu le traduire à tâtons. Hélas, sur

Wanderlust	13
La villa d'or	53
Wanderlust # 2	73
Un chien sentimental	113
La villa d'or # 2	151
Wanderlust # 3 (La lettre d'Odessa)	175



Dormir avec ceux qu'on aime Gilles Leroy

Cette édition électronique du livre
Dormir avec ceux qu'on aime de Gilles Leroy
a été réalisée le 05 mars 2012
par les Éditions du Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715232136 - Numéro d'édition : 183871).

Code Sodis : N49396 - ISBN : 9782715232150
Numéro d'édition : 232597.